

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 7 (1904)
Heft: 7

Artikel: La Mandchourie
Autor: Zenzinoff, B. de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-253732>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA MANDCHOURIE

La question de la Mandchourie étant toujours à l'ordre du jour, une description s'impose de cette contrée, dont l'occupation par les Russes, fait et fera probablement encore, couler beaucoup d'encre.

La Mandchourie occupe la partie Nord-Est de l'empire chinois ; elle est limitée au Nord-Ouest, au Nord et à l'Est par les possessions asiatiques russes, à l'Ouest et au Sud-Ouest par la Mongolie et par la Chine proprement dite, au Sud et au Sud-Est par la mer jaune (le golfe de Léao-tong et la baie de Corée) et par la Corée.

La Mandchourie est connue en Chine sous le nom de « Doun-Sanne-Chène », c'est-à-dire « Trois provinces de l'Est », qui sont les provinces de l'Amour, de Ghirin et de Moukden.

Cette contrée couvre une superficie de 645,000 kilomètres carrés. Elle est, par conséquent, deux fois plus grande que le Japon.

La partie septentrionale est occupée par les bassins de deux fleuves importants : l'Amour et le Souïfoun, et se compose de deux provinces : Kheï-loun-tsiène-chène (Amour) et Tsine-loung-chène (Ghirin) ; sa partie méridionale est arrosée par les bassins des fleuves Liao hé et Yaloutsian et par la mer Jaune ; elle renferme la province de Chène-tsiène-Chène (Moukden).

La Mandchourie septentrionale est une contrée montagneuse ; dans sa partie Ouest s'étend le Grand Khingan, formant une chaîne de montagnes d'un développement de plus de mille kilomètres et d'une largeur moyenne de 300 kilomètres.

Le territoire situé à l'Est du fleuve Soungari et une grande partie du Sud de la Mandchourie septentrionale sont traversés par les chaînes principales ou par les nombreuses ramifications du Tchen bo-chane dont le pic le plus élevé Baï-tsou-chane, atteint une altitude de 8000 pieds au-dessus du niveau de la mer et sert, pour ainsi dire, de borne — une borne gigantesque naturelle — entre les territoires de la Mandchourie et de la Corée. C'est ici que prennent leur source les trois principales artères du pays, les fleuves Soungari, Toumine-Oula et Yalou-tsiène.

Les populations de la Mandchourie et de la Corée vénèrent tout particulièrement ces parages, consacrés au culte des ancêtres de la dynastie Mandchoue, actuellement régnante en Chine.

La configuration de la Mandchourie méridionale est analogue à celle de la Mandchourie septentrionale.

La majorité des cours d'eau de la Mandchourie septentrionale appartiennent au système de l'Amour, qui sert, sur une énorme étendue, de frontière naturelle entre la Russie et la Chine.

Côtoyant simplement le nord de la Mandchourie, ce fleuve majestueux n'a jamais été utilisé par les Chinois, qui abandonnèrent même aux Russes, dès 1860, le droit exclusif de navigation sur toute sa longueur.

La véritable artère de cette contrée est la Soungari, un affluent de l'Amour, qui la traverse au beau milieu, en remontant du Sud au Nord.

Les plus grands lacs de la Mandchourie septentrionale sont : Daloï Nor ou Kouloun, couvrant 1000 kilomètres carrés, Bouir Nor, un peu moins grand, Khanka, d'une superficie de 4000 kilomètres carrés environ.

La ligne des rivages baignés par la mer Jaune, sur toute l'étendue de la péninsule de Léao-tong, est très peu accidentée et ce n'est guère que dans la partie méridionale qu'il existe quelques baies profondes sur les rives occidentale et orientale.

La rive orientale possède le Port-Arthur, ou Lo-ichou-ne-kouou, Talien-Wan ou Da-lan-wan et autres petits ports moins importants.

Le Port-Arthur, d'un développement de plus de deux kilomètres et d'une largeur de plus d'un kilomètre et demi, communique avec la pleine mer par une sorte de canal naturel long de 1 kilomètre et large de 300 à 400 mètres.

Devant l'entrée du port se trouve une large rade extérieure, commode pour le mouillage et les manœuvres d'un grand nombre de gros vaisseaux et admirablement abritée par les côtes élevées du vent du Nord et de l'Ouest, mais dangereusement exposée aux vents du Sud et de l'Est, qui causent ici de fortes agitations de la mer. Cette rade reste libre de glaces toute l'année.

A 48 kilomètres au nord-est de Port-Arthur, se trouve le port de Talien-Wan, beaucoup mieux abrité des vents par des caps très élevés qui s'avancent dans la mer. Ce grand golfe, d'une longueur de 12 kilomètres et d'une largeur de 10 kilomètres, avec plusieurs baies ne gelant jamais, réunit toutes les conditions requises pour l'installation d'un admirable port de commerce. Les Russes y travaillent activement depuis que la presqu'île de Gouan-Doun, avec les ports de Talien-Wan et de Port-Arthur leur a été cédée à bail pour une durée de vingt-cinq ans, par le traité conclu à Pékin le 15 mars 1898.

Non loin de Talien-Wan se trouve Dainy ou Lointain, nouvelle ville russe sortie de la terre comme par magie et dont on dit des merveilles.

Située au bord de la baie « Victoria-bay », Dainy a l'aspect d'une jeune ville américaine et coûtera des millions aux Russes ; son utilité pratique continue à être contestée par toute la presse sibérienne.

Sur la rive occidentale de la péninsule de Léao-tong, à son extrémité méridionale, il existe deux baies : Pigeon-bay et Louise-bay.

Le climat de la Mandchourie septentrionale est très rigoureux : il y fait beaucoup plus froid que dans les autres parties du monde situées sous la même latitude.

Au nord du fleuve Soungari les froids atteignent 45 degrés et à l'ouest du Grand-Khingan on relève souvent des températures de 50 degrés au-dessous du zéro.

La navigation sur la Soungari n'est ouverte que de mai à novembre. L'hiver dure ici au moins cinq mois. La glace, sur la Soungari, atteint une épaisseur de trois pieds. Le printemps est très court et l'été excessivement chaud. La transition du froid à la chaleur est très brusque et la croissance de la végétation remarquablement rapide.

L'automne est précoce : au commencement de septembre commence la chute de feuilles et vers la fin du même mois arrivent les premiers froids.

Les vents humides du Sud et du Sud-Est, qui règnent pendant l'été apportent des pluies abondantes en juin et juillet. Grâce aux vents secs du Nord et du Nord-Ouest qui dominent en hiver, il tombe peu de neige en Mandchourie, excepté dans les grandes montagnes du Grand Khingan.

Le climat de la Mandchourie méridionale, et surtout de la presqu'île de Léao-tong, dont les rivages du Sud-Est sont baignés par le courant tiède de la mer de Corée, est beaucoup plus chaud. La température ordinaire de Port-Arthur vacille, en hiver, entre 6 et 8 degrés au-dessous du zéro. Vers le milieu de mars elle s'élève considérablement et, après un court printemps vient un été chaud, avec des pluies torrentielles et orageuses. La meilleure saison à Léao-tong est l'automne, dont la durée est aussi court que celle du printemps.

La flore et la faune de la Mandchourie septentrionale sont les mêmes dans leur ensemble que celles des provinces sibériennes de l'Amour et de l'Oussouri, limitrophes de cette contrée.

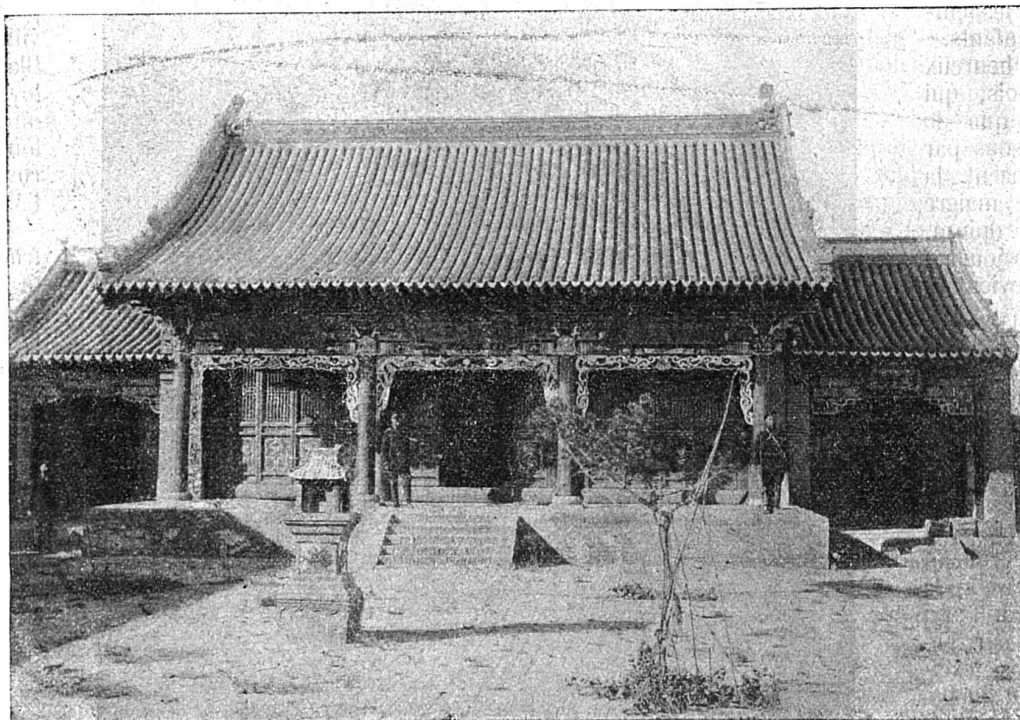
Les animaux les plus répandus de la Mandchourie septentrionale sont : ours, loups, renards, sangliers, cerfs, lynx, chevreuils, élans, zibelines, loutres, martres, écureuils, etc. On y rencontre aussi des tigres et des panthères.

Les 244 variétés d'oiseaux et 63 variétés de poissons connus dans le bassin de l'Amour se retrouvent naturellement dans les régions de la Mandchourie y confinant, mais en quantité bien moindre ; cette contrée, à population plus dense, ne leur offrant pas la même sécurité de séjour que les mornes solitudes sibériennes.

Vers le milieu du siècle dernier, l'immigration des Chinois en Mandchourie prit une grande extension. Des cultivateurs laborieux et paisibles, des criminels en fuite et des aventuriers à la recherche des placers aurifères, vinrent grossir peu à peu la population de cette contrée.

Une partie de ces gens sans aveu, n'ayant pas réussi dans leurs entreprises, se transformèrent en brigands Khoungouzes, qui infestent, encore aujourd'hui, le pays et sont la terreur de la population travailleuse.

Les journaux relatent journallement les exploits de ces brigands audacieux dont les bandes nombreuses et bien armées pillent des villages, attaquent même des petites villes et donnent beaucoup de fil à retordre aux détachements des Cosaques russes qui les pourchassent avec acharnement.



Vue intérieure d'une Kourminia (temple) à Khaïlar (Mandchourie).

Les règnes animal et végétal de la Mandchourie méridionale comprennent le mélange des représentants de la Chine du Nord et de l'Amour, avec ceux de la Mongolie, de la Corée et du Japon.

La population de la Mandchourie, en l'absence d'une statistique officielle, peut être évaluée, approximativement seulement, à 15 millions d'habitants, ainsi répartis :

La province de Kheï-loun-chène : 2 millions ; la province de Tsine-laoun-chène : 7 millions et la province de Chène-tsine-chène : 6 millions.

Les régions les plus peuplées sont la vallée de Léao-hé, la péninsule de L'ao-tong et le milieu du bassin de la Soungari.

La population essentiellement hétérogène du pays se compose de Chinois, Mandchous, Coréens, Daoures, Orstchons, Birares, Manègres, Goldes, Solons, Bouriates, Tchiptchines, Olobes.

Les Chinois sont en grande majorité ; il y a bien longtemps déjà qu'ils ont commencé à coloniser cette contrée et qu'ils ont fondé les premières villes de la Mandchourie méridionale.

Dès nos jours, les Chinois peuplent toute l'étendue de la province de Chène-tsine-chène, sont répandus partout dans celle de Tsine-loun-chène et représentent une forte majorité de la population de la province de Kheï-loun-tsianchène.

Grâce à l'énergie laborieuse des Chinois, les terres de toute la Mandchourie méridionale et d'une partie de son centre sont aussi bien cultivées que celles des régions voisines de l'Empire chinois.

Le nombre des Mandchous est évalué de 600 à 700,000, composant surtout la composition des villes où ces citadins occupent des situations privilégiées dans les rangs de l'armée mandchoue ou bien dans les diverses administrations de l'Etat.

Parmi la population rurale de la province méridionale de Chène-tsine-chène on ne rencontre pas du tout de Mandchous.

De toutes les autres races de la population de la Mandchourie, les Coréens sont les plus nombreux ; on en compte 50,000 environ.

La religion dominante du pays est le bouddhisme et son dérivé le chamanisme.

L'occupation principale de la population sédentaire de la Mandchourie est l'agriculture.

On y cultive le froment, l'avoine, l'orge, plusieurs variétés de mil, le sarrazin ; dans les régions méridionales, le riz.

Les graines du millet d'Inde (Gao-lin) servent pour la préparation du « Khan-chine », eau-de-vie chinoise. Une plante de la famille des légumineuse : « Da-douu » fournit l'huile.

On sème partout, en grande quantité, le pavot, fournissant l'opium, ainsi que le tabac, dont la consommation est si grande en Chine, où tout le monde fume, les hommes, les femmes et les enfants.

Les malheureux coolies chinois, qui ne gagnent que de huit à dix sous par jour, dépensent la moitié de ce maigre salaire en opium, dont la dose journalière leur revient à six sous.

Le procédé employé pour recueillir ce poison national est très simple : les capsules des pavots arrivés à leur maturité et pleines d'un suc soporifique sont d'abord légèrement égratignées avec la pointe d'un canif ; on fait ensuite sur l'épiderme, ainsi excitée de la tête du pavot des incisions dont sort immédiatement une liqueur épaisse et laiteuse, qui ne tarde guère à se solidifier au contact de l'air. On gratte enfin cette matière blanche, durcie, qui n'est autre chose que de l'opium.

Au sud de la province de Chène-tsine-chène on cultive le cotonnier.

La culture de plantes potagères constitue une des occupations préférées des Chinois, dont chacun possède près de sa maison (fanza) un petit jardin potager bien entretenu, et renfermant toutes les variétés de légumes cultivés en Europe centrale et surtout beaucoup d'oignons, d'ail et de poivre, dont les Célestes sont très friands, étant végétariens par excellence.

En Mandchourie méridionale et surtout dans la péninsule de Léao-tong, on fabrique la soie.

Les arbres fruitiers se rencontrent presque dans toute la Mandchourie, sauf dans les régions du Nord, mais ils n'atteignent leur développement qu'au sud du pays, où l'on trouve également des vignes.

La cueillette, dans les gorges des montagnes, de la racine Ginzeng ou Genne-chenne (Panax gyezeng), considérée par

les Chinois comme une panacée universelle, procure un gain appréciable aux habitants de cette contrée montagneuse.

L'élevage se pratique en grand partout où il y a des pâturages, et principalement dans la province de Khéi-loun-lsiane-chène.

Les bestiaux servent presque exclusivement aux travaux des champs et au transport des charges, ils sont rarement abattus, car les Chinois ne mangent pas de viande et ne sont pas amateurs de laitages, non plus.

Le Nord de la Mandchourie fournit la viande aux provinces limitrophes de la Sibérie ; de gros troupeaux de bétail partent de Khaïlar, ville mandchoue, à Blagovertchensk, ville sibérienne, d'où on les expédie plus loin, par les bateaux russes naviguant sur l'Amour.

La pêche est très fructueuse dans toutes les régions traversées par l'Amour et la Soungari et surtout le long des rives de la mer, où le poisson constitue la principale nourriture de la population qui en prépare aussi une grande quantité pour l'exportation.

L'industrie n'existe pour ainsi dire pas en Mandchourie, dont le commerce, peu important, est concentré surtout dans les ports et villes du Sud.

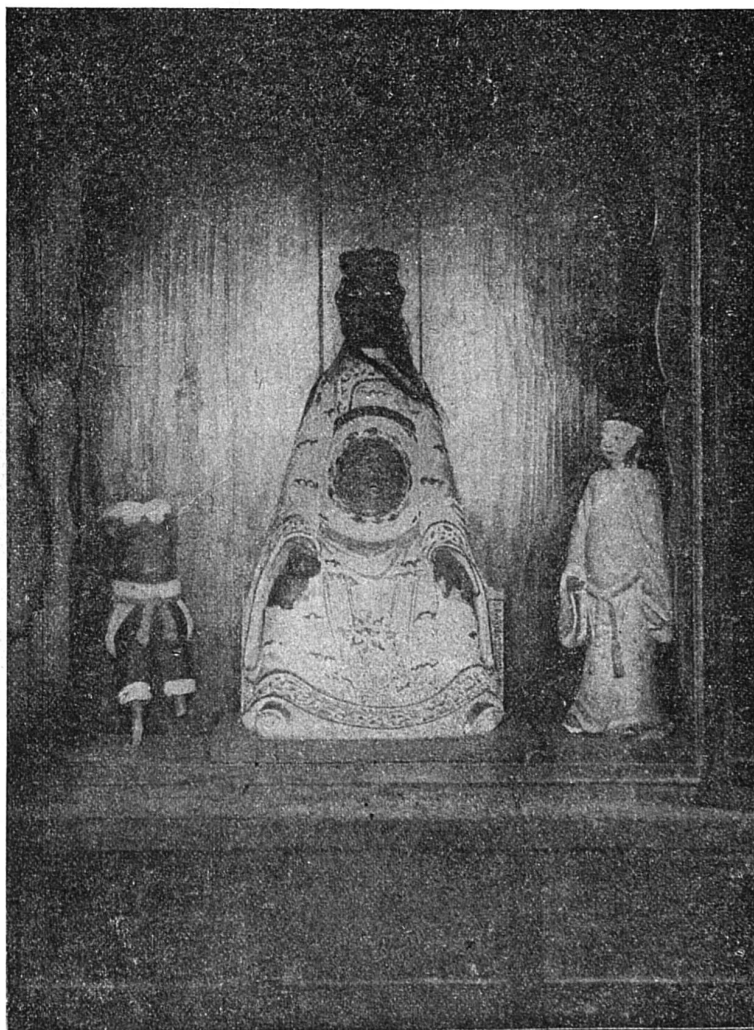
Les cotonnades, lainages, métaux et l'opium, sont les principales marchandises importées par les Européens et les Américains.

Au point de vue administratif, la Mand-

chourie est divisée en trois provinces, administrées chacune par un gouverneur spécial.

La différence de mœurs et de coutumes de la population, bigarrée, rend la tâche de l'administration locale extrêmement difficile : d'anciens mandchous ayant gardé les vestiges de leur organisation militaire des temps jadis, des Chinois ayant apporté, en venant s'installer en Mandchourie, les rouages administratifs des provinces centrales de l'empire, des chasseurs Toungousses et autres peuples nomades ayant conservé leurs mœurs primitives, — tout cela forme un amalgame aussi pittoresque que récalcitrant à une cohésion administrative.

Les rapports entre les autorités et les habitants se caractérisent par une tension empreinte d'un sentiment d'animosité permanente ; les délations, l'espionnage, le vol et le brigandage désolent toute la contrée et restent trop



Dieu de la Koumirnia (temple) privée du palais du gouverneur de Tsi tsi-Kar (Mandchourie).

souvent impunis grâce à la mauvaise organisation de la police et la prévarication des juges.

Mais avec le régime autoritaire introduit par les Russes, l'ordre et la sécurité ne tarderont pas à s'y établir.

B. DE ZENZINOFF.

RAVAGEAU

(Fin)

Dès le lendemain il l'avait franchement adopté et l'apprentissage commençait. Quand le troupeau s'éparpillait trop et semblait vouloir faire une pointe dans les bois, Ravageau, debout derrière son élève, le guignait d'une certaine façon en tournant significativement la tête du côté des moutons et en jetant un aboiement impératif. Le barbet sans expérience ne semblait pas comprendre ; alors notre chien courait tout seul vers les trainards, les rassemblait et les ramenait en deux coups de temps, puis quand le troupeau cheminait en ordre, il revenait triomphant vers le petit et aboyait deux ou trois fois, comme pour lui dire : « Voilà !... C'est ainsi que ça se pratique ! » — L'éducation prit du temps ; Roussillon était jeune, musard et très distrait. Ravageau ne se lassait pas, il recommençait patiemment et avait bien des maux à inculquer à l'apprenti les roueries du métier. Il ne se fâchait jamais, nonobstant, et prenait au contraire son camarade en plus grande amitié. C'est comme ça : Nous aimons davantage ceux qui nous donnent le plus de tablature, et les femmes n'ont jamais plus de tendresse que pour les nourrissons dont l'élevage a été pénible. L'affection de Ravageau pour son Roussillon était vraiment plaisante à voir. Il ne touchait jamais à sa pitance que lorsque le barbet était rassasié. La nuit, dans le parc, il s'étendait sur la paille, invitait par un grognement sec son protégé à venir se blottir entre ses pattes et ne s'endormait que lorsque le petit, couché bien au chaud contre son ventre, commençait à ronfler doucement...

Trois mois s'écoulèrent ainsi et l'on atteignit la mi-octobre. Les bois rougissaient, les soirées fraîchissaient ; nous parquions néanmoins encore dans la friche, attendant les premiers givres pour dévaler dans les prés et hiverner au village. Une nuit que nous dormions serrés, le pâtureau et moi, dans notre loge roulante, Ravageau et Roussillon, entre les roues, je fus brusquement réveillé par un violent coup de gueule de notre danois. « Décanile ! dis-je au pâtureau qui se frottait les yeux, il se passe quelque chose de pas ordinaire. » J'empoigne ma houlette et nous nous glissons dehors. Le ciel était clair, fourmillant d'étoiles, avec un bout de lune rongée qui descendait vers les bois. Les moutons pelotonnés en tas, tremblaient et bêlaient d'une façon gémissante, tandis que Ravageau et Roussillon dressés sur leurs pattes, grognaient à qui mieux mieux. Ils sentent le loup, murmurai-je au pâtureau ; reste dans le parc et ouvre l'œil, moi je vais voir ce qui se mitonne dehors... »

Accompagné de deux chiens, j'avance hors des clôtures avec précaution. Tout-à-coup, grâce à un dernier rais de lune, j'aperçois les maraudeurs qui causaient tout ce raffut et je me rase contre l'angle des barrières. C'étaient deux loups. Sans bruit, à pas allongés, flairant le vent, ils pointaient sur le parc et dans l'ombre leurs prunelles brillaient comme des vers-luisants. A ce moment, je regardai Ravageau ; il avait généreusement abrité le petit Roussillon entre ses quatre hautes pattes et n'attendait qu'un signe pour s'élancer. Déjà j'entendais le souffle haletant des deux loups qui se rapprochaient. « Hardi ! Ravageau !... »

D'un bond, le chien sauta sur l'un des brigands, tandis que je tapais sur l'autre à coup de houlette. Le loup,

mordu en pleine échine, avait roulé par terre. Les crocs du chien travaillaient ferme, car il hurlait comme un damné. Ah ! le brave Ravageau... Il prit la maudite bête à la gorge et l'étrangla net. Le loup n'eut pas le temps de crier : ouf ! Il raidit ses quatre pattes et creva. L'autre avait lâchement décampé. « Bon voyage » pensais-je, et je m'apprêtais à rentrer, quand je vis Ravageau effaré, flairer de droite et de gauche avec des grognements plaintifs, et je compris qu'il cherchait Roussillon, que nous avions complètement oublié dans la bagarre. « Roussillon ! Tê !... Roussillon ! Mais j'avais beau hucher, plus de barbet !... Le pâtureau ne l'avait pas revu. « Bah ! dis-je, il se retrouvera demain, recouchons-nous ! » Et nous nous endormîmes, le pâtureau et moi dans la loge. Mais le lendemain, au petit matin, quand on se réveilla pour faire sortir le troupeau, en voilà bien d'une autre ! Ravageau à son tour manquait à l'appel. Pendant la nuit il avait franchi la clôture, et était parti en quête de son ami.

Tout le jour, nous l'attendîmes vainement. Nous commençons à être cruellement inquiets, quand, vers le coucher du soleil, nous ouïmes un aboiement de détresse du côté des bois de Charbonnière. « C'est lui ! m'écriai-je, reste là, je vais voir... » Je courus droit au taillis d'où les aboiements résonnaient par intervalles, tout pareils aux cris d'une femme en mal d'enfant. Guidé par cette clameur, je pénétrai à travers les ronciers jusqu'à une ancienne place à charbon, et qu'est-ce que je vois, monsieur ? Ravageau accroupi sur son train de derrière, la robe hérissée, les yeux blancs, la tête levée au ciel et bramant comme un désespéré. Sur la terre piétinée et presque sous ses pattes, des débris d'os sanguinolents, des bouquets de poils fauves, un morceau de carcasse écrabouillée, voilà tout ce qui restait de Roussillon... *Paoure petite cagne !* Tandis que Ravageau s'acharnait après le loup, elle avait été emportée par l'autre brigand, qui l'avait dépiotée et mise en *briques*... La désolation de Ravageau fendait le cœur. J'avais beau l'appeler, il ne voulait plus quitter la place... Je ne trouvai d'autre moyen de l'emmener que de ramasser les os dans ma limousine. Alors, docile comme un agneau, il me suivit, la tête basse, la queue entre les jambes, geignant et flairant lamentablement le paquet qui contenait les restes du malheureux Roussillon...

La semaine d'après on redescendit à Vivey. Mais la mort du barbet avait porté un coup à Ravageau. Il était devenu inquiet, farouche, hargneux et ne pouvait supporter la vue des roquets du village. Un jour, il mordit celui de la mairesse. Le maire, furieux, prétendit que notre danois était enragé et donna l'ordre de l'abattre. Le garde forestier mit deux balles dans la tête au brave Ravageau, qui alla rejoindre ainsi plus vite son ami Roussillon au paradis des chiens... »

ANDRÉ THEURIET, de l'Académie française.

Les villes en bois

Quiconque a vu les villes en bois de la Norvège se représentera plus aisément la catastrophe qui, il y a trois semaines, a détruit la ville d'Aalesund, en Norvège.

Trondheim, qui est la cité la plus fréquentée des touristes, et dont maint incendie a ravagé les rues, suffit à donner une idée de ce que peut être un sinistre causé par le feu dans une agglomération norvégienne. Mais les murailles de troncs bruts et les toits de bardeaux dans une ville de moindre importance offre encore plus de prise aux flammes que les surfaces lisses dont on recouvre les maisons dans la Norvège moderne.